

JACQUES LACAN
LE SÉMINAIRE livre VI

Le désir
et son interprétation



Éditions
de La Martinière
LE CHAMP FREUDIEN

Section clinique de Nantes, session 2013-2014
Séminaire théorique, décembre 2013

Gilles Chatenay

Lecture des chapitres III à VII du Séminaire « Le désir et son interprétation », de Jacques Lacan¹

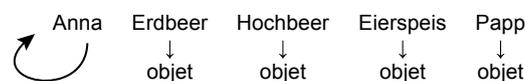
Ces chapitres ont été regroupés par Jacques-Alain Miller en une partie, qu'il a intitulée « Du désir dans le rêve ». Puisqu'il s'agit du désir dans le rêve, je vous propose de commencer par le rêve de la petite Anna que, nous dit Lacan, Freud nous a donné pour « le rêve de la nudité du désir »²

I — Le rêve d'Anna, discontinuité des signifiants et continuité du désir.

Un peu plus loin³, Lacan nous dit ceci : « La valeur exemplaire du rêve surpris par Freud est qu'il soit articulé à haute voix pendant le sommeil, ce qui ne laisse aucune ambiguïté sur la présence du signifiant dans son texte actuel ». *Dans son texte actuel* : c'est-à-dire non pas quand, après-coup, le sujet nous raconte son rêve, mais déjà pendant le rêve.

Anna dort, et son père l'entend dire :

« Anna F.eud, Er(d)beer, Hochbeer, Eier(s)peis, Papp », soit « Anna Freud, Fraises, fraises, flan, bouillie », c'est-à-dire son nom, suivi de mets qui lui ont été interdits la veille.



La première chose que remarque Lacan, c'est que ce sont des « signifiants à l'état floclulé », « une série de nominations »⁴.

Dans ce rêve au moins, les « signifiants à l'état floclulé » représentent un champ des objets, discontinu. Le champ des objets est discontinu, fragmenté, et de plus il est structuré : Anna ne dit pas n'importe quoi dans son rêve, elle rêve d'objets interdits.

Lorsque Lacan parle du champ des objets⁵, il nous dit que le problème, c'est celui du « champ du réel et de son appréhension par le sujet humain ». Posons que le réel, lui, a priori, est

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre VI* de Jacques Lacan, *Le désir et son interprétation*, Éditions de La Martinière Le Champ Freudien, Paris, 2013, texte établi par Jacques-Alain Miller. Cette lecture a eu lieu au séminaire théorique de la Section Clinique de Nantes, en décembre 2013. Le texte en est revu et augmenté.

² J. Lacan, *op. cit.*, p. 88.

³ *Op. cit.*, p. 89.

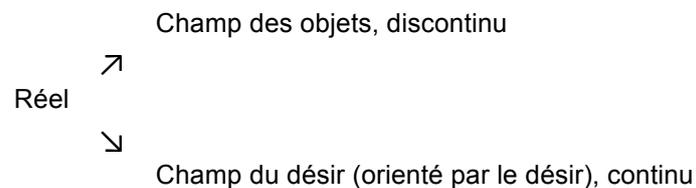
⁴ *Idem*

continu. Comment le sujet s'y repère-t-il ? Il se repère sur des objets, des objets du désir. Mais, demande Lacan, « d'où le champ des objets tient-il son caractère fragmenté, structuré ? — de la chaîne signifiante, tout simplement »⁶.

Et beaucoup plus loin⁷, il parlera du « morcellement symbolique » : c'est le symbolique, le signifiant qui fragmente le réel.

Pages 61-62, il nous parle des anciennes théories sur l'appréhension du réel par le sujet. Il y a d'abord eu l'associationnisme, pour lequel nous n'aurions au début que des sensations ou images, et, grâce à l'association de celles-ci, nous formerions des idées de plus en plus abstraites (je reprends ceci de Wikipedia). Lacan nous dit que la psychanalyse est associationniste, du simple fait de sa règle de l'association dite libre. Depuis le premier associationnisme s'est élaborée ce que Lacan appelle une « Théorie du champ », pour laquelle, « le réel est animé du vecteur d'un désir primordial. »⁸ Cette théorie du champ m'a fait penser au champ gravitationnel ou au champ magnétique, qui sont orientés, « animés d'un vecteur », et continus — et le désir au sens freudien est continu.

Nous pourrions représenter ces théories du réel tel que l'appréhende le sujet humain ainsi :



Ces deux points de vue m'ont fait penser à ceux par lesquels la physique conçoit la lumière : conception corpusculaire de la lumière (les photons), et conception ondulatoire. En apparence opposées, elles sont cependant toutes deux valides. Lacan nous dit qu'en fait, la dite « théorie du champ » ne s'oppose pas à l'associationnisme, ce n'est qu'une question de point de vue — et, dirai-je, c'est vrai aussi pour la psychanalyse — le champ des objets est discontinu, *et* le champ du désir est continu.

Le champ continu du réel est orienté par le vecteur du désir, nous dit Lacan. Mais qu'est-ce qui oriente le désir ? Des objets. Des objets désirés. Ainsi l'orientation du continu est donnée par des éléments, les objets, fragmentaires, discontinus, qui sont en fait, proposerai-je en termes de la physique, des points de condensation des champs de force continus — ou, dans le langage de la topologie, des points d'accumulation.

Il y a plus. J'ai rapproché le champ des objets et le réel orienté par le désir des conceptions corpusculaire et ondulatoire de la lumière en physique. Mais la physique statue sur un réel où l'on ne parle pas, sur un réel qui ne parle pas.

II – Énonciation, énoncé et désir

Depuis le débat entre associationnisme et théorie du champ, nous dit Lacan⁹, « on s'est aperçu (...) que le sujet est un sujet qui parle ». Dès lors l'objet n'est plus seulement l'objet du

⁵ *Op. cit.*, p. 61.

⁶ *Op. cit.*, p. 62.

⁷ *Op. cit.*, p. 159.

⁸ *Op. cit.*, p. 62.

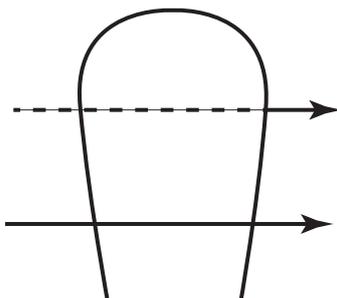
⁹ *Op. cit.*, p. 108.

besoin. Pour l'obtenir le sujet doit en passer par la demande, c'est-à-dire par les grilles du langage, du signifiant. Le besoin, l'objet du besoin, déjà, subit le morcellement signifiant. Et de plus, le sujet doit en passer par la demande *faite à l'Autre*, c'est-à-dire qu'il dépend dès lors du bon vouloir de l'Autre : du désir de cet Autre. L'objet de la demande doit en passer par le champ du désir.

Lacan dit ceci : « C'est dans le champ du désir que nous essayons d'articuler les rapports du sujet à l'objet. L'objet ne saurait être le corrélatif et le correspondant d'un besoin du sujet. »¹⁰

Sommes-nous trop loin du rêve de la petite Anna ? Revenons-y.

Anna Freud, fraises, fraises, flan, bouillie, c'est du signifiant à l'état floclulé. Lacan nous dit que dans la partie supérieure du graphe, le pointillé met « l'accent sur l'élément de discontinuité du signifiant. »¹¹



Mais il ajoute que « la chaîne inférieure du graphe, nous la représentons continue. »¹² Il est question de chaîne. Cette chaîne « est au niveau de la demande, et le sujet en tant que parlant y prend une solidité empruntée à la solidarité synchronique du signifiant, il est bien évident que c'est là quelque chose qui participe de l'unité de la phrase. C'est ce qui a fait parler de la fonction de l'holophrase, de la phrase en tant que tout. »¹³

La solidarité synchronique du signifiant, l'unité de la phrase, la phrase en tant que tout : nous sommes bien dans le continu — d'où le trait continu.

Avant de nous demander où est la phrase dans le rêve d'Anna, faisons un petit insert. On a la discontinuité du signifiant, et on a la solidité, l'unité, le tout, disons la continuité de la phrase. Comment concilier les deux ? Lacan parle de *chaîne* signifiante. Dans une chaîne, il y a des maillons, discontinus, et cependant ils sont noués pour former la solidité, l'unité, la continuité d'une chaîne — beaucoup plus tard, Lacan remplacera la chaîne par le nœud, l'entrelacs.

Alors où est la phrase, c'est-à-dire la demande, dans le rêve d'Anna ? Posons qu'il y a phrase, et non simple succession de signifiants épars, lorsque les signifiants sont différenciés dans leur fonction, c'est-à-dire lorsqu'il y a syntaxe, grammaire. C'est par la grammaire qu'un verbe est différent d'un nom ou d'un adjectif, etc.

Or, dans le rêve, Anna se nomme. « Anna F.eud » ne désigne pas un objet de désir parmi les autres, Anna se nomme, puis elle fait sa série : deux places, deux fonctions différentes.

¹⁰ *Idem.*

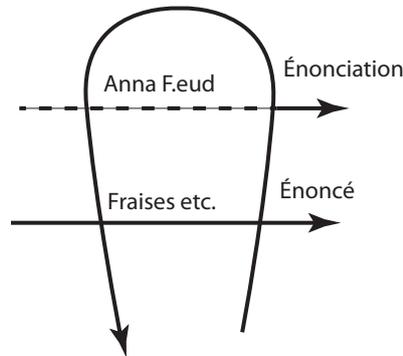
¹¹ *Op. cit.*, p. 91.

¹² *Idem*

¹³ *Idem*

Si vous avez fait de l'aviation, vous avez appris comment on doit formuler un message radio, vous avez appris la « phraséologie », comme on l'appelle : d'abord à qui s'adresse le message (« Aérodrome de Montaigu »), puis qui parle (« Planeur AZ457 »), enfin le contenu du message (« Je demande l'autorisation d'atterrir »). L'autre à qui est faite la demande, le sujet de l'énonciation, l'énoncé.

Anna ne nous dit pas à quel Autre elle s'adresse, mais en se nommant, déjà, elle établit une scène, avec des places différenciées : la place du sujet, les places des objets. Elle met en place la scène de l'Autre, elle *se* met en place dans la scène de l'Autre, sur l'Autre scène, *die andere Schauplatz*. — elle se met en place en tant que sujet de l'énonciation.



Ceci dit, ma répartition est un peu trop tranchée, elle anticipe sur la petite Anna. Parce que nous ne savons pas à qui s'adresse la demande, et que de ce fait, la mise en scène de l'Autre n'est pas achevée, les places ne sont pas encore authentifiées, la distinction sujet de l'énonciation - sujet de l'énoncé est floue — l'énonciation : le fait que l'on dise ; l'énoncé : ce que l'on dit. Lacan nous dit que dans le rêve d'Anna, ce « *Je* de l'énonciation qui s'annonce en se nommant au début du message du rêve n'est pas encore authentifié. Chez l'enfant, quelque chose n'est pas encore précipité dans la structure, ne s'est pas encore distingué dans la structure. »¹⁴

Je reprends, et je vais essayer de faire la distinction qui, en fait, n'est pas encore authentifiée pour Anna.

Anna, fraises, fraises, flan, bouillie

- Soit Anna rêve d'un personnage qui s'appelle Anna, et qui, disons, mange des fraises.

La phrase serait : « Je rêve qu'Anna mange des fraises ». *Je* serait le sujet de l'énonciation, et *Anna* le sujet de l'énoncé.

- Soit « Anna » est une façon de dire « Je » — les enfants, assez souvent, se nomment plutôt que de dire « Je ». Petite remarque incidente : se nommer à la place de dire « Je », cela revient à se dire sujet *depuis* le discours de l'Autre, car ce sont les autres, l'Autre, qui ont donné ce nom au sujet, et d'ailleurs ce sont les autres qui, lorsqu'ils parlent du sujet ou s'adressent à lui, l'appellent par son nom.

Alors la phrase serait « Je, Anna, mange des fraises » : *Je, Anna* est le sujet de l'énonciation.

En fait, dans le rêve d'Anna, les deux sont mêlés — « Chez l'enfant, quelque chose n'est pas encore distingué dans la structure. »

¹⁴ *Op. cit.*, p. 101.

Et Lacan donne l'exemple de Binet¹⁵ :

J'ai trois frères, Paul, Ernest et moi

- S'il disait « J'ai deux frères, Paul et Ernest », le *Je* de « J'ai » serait le sujet de l'énonciation.
- Par contre s'il disait « Nous sommes trois frères, Paul, Ernest et moi », le *nous* serait le sujet de l'énoncé.
- Et s'il disait « *Je dis* que nous sommes trois frères, Paul, Ernest et moi », le *Je* serait le sujet de l'énonciation, et le *Nous* celui de l'énoncé.

Mais « le sujet ne sait pas encore se décompter ».¹⁶

Dans le mot même « décompter », il y a l'idée d'une soustraction, d'un effacement, il y a une négation.

III – La négation et l'effacement

Lacan nous dit que selon Freud, entre le rêve d'enfant et le rêve d'adulte, « la fonction qui intervient est de l'ordre de la censure. »¹⁷

Prenons le rêve du père mort :

« Un homme, qui a autrefois soigné son père pendant la longue et douloureuse maladie qui l'a mené à la mort, rapporte que, pendant les mois qui ont suivi cette mort, il a rêvé, de façon répétée, ceci : *son père était de nouveau en vie et il parlait avec lui comme autrefois. Mais en même temps, il ressentait de façon extrêmement douloureuse que pourtant son père était déjà mort, seulement il ne le savait pas.* Il n'y a pas d'autre moyen, dit Freud, pour comprendre ce rêve d'allure absurde que d'ajouter "selon son désir" [Lacan traduit par « selon son vœu »] après les mots "que pourtant le père était mort" et d'adjoindre aux derniers mots "qu'il le désirait" ».¹⁸

Qu'est-ce qui est censuré, éliminé dans le texte du rêve ? — « selon son vœu ». Mais Freud comme Lacan remarquent que ce vœu éliminé, à un premier niveau, n'est pas refoulé par le sujet, il a même été conscient et le sujet s'en souvient : le sujet a consciemment souhaité que prennent fin les souffrances du père.

Alors la question est pourquoi ce « selon son vœu » n'est-il pas dans le texte du rêve ? Le vœu en question doit être autre que celui qui était conscient. L'interprétation, l'adjonction par Freud d'un signifiant, « selon son vœu », doit porter sur un autre niveau — et le fait que ce signifiant à lui seul est, nous dit Lacan, « une forme vide de sens »¹⁹, disons, préserve l'interprétation de fixer un sens, et laisse ouverte la question.

Dans l'interprétation, un certain signifiant, « selon son vœu », est désigné comme produit par son manque, son manque dans le texte du rêve, et pose la question de ce qui a justifié son élimination.

Je ne vais pas entrer dans les différents niveaux d'interprétation du « selon son vœu » que nous donne Lacan dans les pages 123 et 124 (le vœu conscient de la fin des souffrances du père, le niveau œdipien du désir infantile de la mort du père, l'interposition d'un objet, le père, pour ne rien savoir du désir, etc.).

¹⁵ *Op. cit.*, p. 102.

¹⁶ *Idem*

¹⁷ *Op. cit.*, p. 94.

¹⁸ S. Freud, « Formulations sur les deux principes des événements psychiques » (1911), *Résultats, Idées, Problèmes*, TI, PUF, 1991.

¹⁹ J. Lacan, *op. cit.*, p. 102.

Mais je vais m'intéresser aux différentes tactiques d'élimination, d'effacement, de négation qui peuvent intervenir.

Freud, au début de son texte sur la dénégation²⁰, *Die Verneinung*, raconte ceci : un analysant dit : « *Vous demandez qui peut être cette personne dans le rêve. Ma mère. Ce n'est pas elle* » Nous rectifions, nous dit Freud : donc c'est sa mère.

I – *Ma mère – ce n'est pas elle.*

Première forme de négation. Pour nier quelque chose, il faut d'abord le poser, d'abord l'affirmer, puis le nier :

Premièrement, P ; deuxièmement, non-P

La négation est seconde par rapport à l'affirmation, la *Verneinung* est seconde par rapport à la *Bejahung* (« dire que oui »).

Et la négation porte sur l'énoncé, sur le sujet de l'énoncé.

II – *Je ne dis pas que...*

Par exemple, je ne dis pas que le roi d'Angleterre est un con²¹. C'est presque pareil : on dit que le roi d'Angleterre est un con, puis on le nie.

Mais ce n'est pas l'énoncé qui est nié : ici, ce que le locuteur nie, c'est que ce soit lui qui le dise. En quelque sorte il attribue à l'autre l'énonciation de l'affirmation, en quelque sorte il cite l'Autre, et tente de se retirer de la place de l'énonciation, de s'effacer de sa place. Ici, la négation porte sur le sujet de l'énonciation.

Dans ces deux premiers exemples, le « ne...pas » est forclusif.

III – La censure - I

Plus radical en apparence, pour nier l'affirmation, l'effacer. Par exemple, Robison efface la trace du pas de Vendredi²². La censure tente de faire cela : ainsi, sous Staline, lorsque sur une photo de groupe de dignitaires du régime figurait un personnage qui, depuis, avait été envoyé au Goulag ou exécuté, on l'effaçait de la photo.

Mais la censure a un problème : l'effacement laisse des traces, ne serait-ce que parce qu'il manque quelque chose dans le texte ou l'image. L'effacement lui-même devient signifiant, signifiant de l'effacement. C'est comme s'il était écrit « Ici a été effacé quelque chose ». Dans le rêve du père mort, c'est *l'absence* du « selon son vœu » dans le texte du rêve qui signifie que là, il y avait bien autre chose que le désir conscient que les souffrances du père prennent fin. Dans Robison Crusoe, le signifiant de l'effacement, c'est le bâton que Robison place sur la trace effacée.

IV – La censure - II, le non du non : effacer l'effacement.

Plutôt que de laisser un blanc, qui devient signifiant de l'effacement, on peut tenter d'effacer l'effacement en remplaçant ce qui a été effacé par autre chose, par un autre signifiant. C'est ce que fait parfois la censure, et c'est ce que tente souvent le rêve. Par exemple le rêveur voit son ami, mais en fait ce n'est pas son ami, mais son père. C'est la barre que Robison met en croix sur la première barre. C'est le « non du non »²³, à propos duquel Lacan nous fait remarquer l'insuffisance de la logique classique. En

²⁰ S. Freud, « La négation » (1925), *Résultats, Idées, Problèmes, TII*, PUF, 1985.

²¹ J. Lacan, *op. cit.*, p. 94.

²² *op. cit.*, p. 103.

²³ *op. cit.*, p. 104.

effet, dans la logique classique, la négation de la négation revient à l'affirmation de départ.

$$\text{Non (non P) = P}$$

Je fais une incidente :

Je dis en logique *classique*, parce que poser $\text{non}(\text{nonP}) = \text{P}$ suppose d'accepter le tiers exclu (une proposition est vraie ou fausse, il n'y a pas de troisième terme), ce que n'acceptent pas, sur des domaines infinis, les logiques intuitionnistes ou constructivistes.

Et par contre, dans la dialectique, la négation de la négation ne fait pas revenir à l'affirmation de départ. Dans la dialectique hégélienne, dans la dialectique du signifiant, impossible d'effacer le signifiant de l'effacement.

V – L'absurde.

Mais alors comment faire pour dire que non sans le dire ? En disant une absurdité. Lacan nous dit que dans les rêves, « l'absurde s'introduit comme élément expressif d'une répudiation particulièrement violente du sens désigné ».²⁴ Dans le rêve, le père était mort, mais il ne le savait pas.

VI – Le symptôme, le refoulement

Le symptôme ne parle pas — même en psychanalyse, où il est une écriture plutôt qu'une parole —, et ainsi dit non sans le dire. Dans le symptôme, par exemple dans la crise d'hystérie, il y a à la fois un refus d'une représentation, et une présentation en acte de celle-ci.

Et plus généralement, Lacan dit que le refoulé, *c'est* le retour du refoulé.

Absurde, symptôme, formations de l'inconscient et refoulement se présentent comme des contradictions dans les termes, puisqu'ils disent à la fois une chose et son contraire. Il y a, dans ceux-ci, l'expression d'une contradiction qui ne se dit pas, d'une *discordance*.

D'où ma septième forme de négation, d'effacement, le « ne » discordantiel :

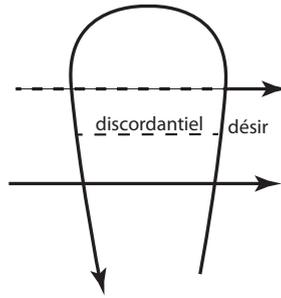
VII – *Je crains qu'il ne vienne*

« Je crains qu'il ne vienne » signifie bien « Je crains qu'il vienne », mais le « ne » vient, dans son énonciation, marquer une discordance du sujet de l'énonciation à l'égard de son énoncé — il n'ose pas vraiment dire « Je crains qu'il vienne », bien qu'il désire le dire.

Cette discordance, nous dit Lacan, « se situe très précisément entre le procès de l'énonciation et le procès de l'énoncé »²⁵ — en somme, cette discordance se situe au niveau du désir, du désir inconscient, qui est discordant par rapport à ce que souhaiterait le sujet de lui-même — il n'en veut rien savoir, et c'est pourquoi ce désir est inconscient.

²⁴ *op. cit.*, p. 117.

²⁵ *op. cit.*, p. 105.



IV – L’effacement du sujet, la mort, le fantasme

Mais il est un effacement plus radical, plus fondamental que celui de l’énoncé ou de l’énonciation : l’effacement du sujet sous le signifiant.

« Il n’y a pas d’autre signe du sujet que le signe de son abolition de sujet, ce signe qui s’écrit S barré. »²⁶ :

\overline{S}

Disons les choses ainsi : posons, avec Lacan, que le sujet est représenté par un signifiant pour l’Autre.

Représenté : c’est-à-dire pas présent. Quand on est représenté, c’est qu’on n’y est pas. Quand on se fait représenter, par exemple dans une réunion, c’est qu’on n’y sera pas. Le sujet n’est pas tout dans ce qui le représente, et même il n’y est pas du tout.

Pour l’Autre : certains analysants, parfois, éprouvent douloureusement la pensée que leurs proches puissent parler d’eux, même en bien. C’est qu’ils se retrouvent *objet* du discours de l’Autre — objet, c’est-à-dire qu’ils sont rayés, barrés, abolis comme sujet. Ils s’éprouvent abolis en tant que sujets, et vient à la place leur personnalité, c’est-à-dire l’image que les autres en ont, (« il est comme ça »), ce qu’ils disent que le sujet a fait (« il a fait ça »), qu’il a vécu (« il lui est arrivé ça »), ou pire, ce qu’il a dit (« il a dit ça ») — pire, parce qu’il ne peut se dédire du fait qu’il l’a dit.

Et tout cela, le sujet peut se le dire à lui-même : le surmoi parle en lui-même, de lui-même.

Le sujet, en tant que représenté par un signifiant, est *objet* du discours de l’Autre.

Mais dire *discours* de l’Autre, c’est dire que l’Autre parle ou écrit : dire que le sujet est représenté par un signifiant dans le discours de l’Autre signifie que le sujet est représenté par un signifiant pour d’autres signifiants, et finalement pour un autre signifiant.²⁷

$$\frac{S_1}{\overline{S}} \rightarrow S_2$$

Et cette abolition, en son fond, (et le passé qui insistait dans ce que l’on pouvait dire du sujet en suggérant déjà la présence), cette abolition évoque l’abolition définitive, la mort, où le sujet

²⁶ *op. cit.*, p. 130.

²⁷ J. Lacan, « Position de l’inconscient » (1964), *Écrits*, Seuil, 1966, p. 835 : « Mais ce sujet, c’est ce que le signifiant représente, et il ne saurait rien représenter que pour un autre signifiant ; à quoi dès lors se réduit le sujet qui écoute. »

restera éternellement comme celui dont on ne peut plus *que* parler, ou sur lequel on ne peut plus *qu'écrire*, où il s'éternisera comme purement représenté par le signifiant, et rien d'autre.

Il est question de la mort dans les chapitres que je lis aujourd'hui, et à propos de la souffrance que le sujet éprouve lorsqu'il rêve de son père qui ne savait pas qu'il était mort : « La douleur que ressent le sujet dans son rêve (...) est proche, dans l'expérience, de cette douleur de l'existence quand plus rien d'autre ne l'habite que cette existence elle-même, et que tout, dans l'excès de la souffrance, tend à abolir ce terme indéfinissable qu'est le désir de vivre. »²⁸ Et juste après, Lacan ajoute : « Cette douleur d'exister quand le désir n'est plus là ». Qu'est-ce que cette douleur d'exister quand le désir n'est plus là ? Quel est ce désir qui n'est plus là ? Il ne s'agit pas du désir de vivre, puisqu'il reste le seul désir aux confins de la mort.

Je ne vois qu'une réponse : lorsque « plus rien d'autre n'habite le sujet que cette existence elle-même, [lorsque] que tend à s'abolir le désir de vivre » ; le désir qui n'est plus là, c'est le désir d'un objet, c'est le désir de l'autre, c'est le désir de l'Autre. Où plutôt, ce qui n'est plus là, lorsque le sujet est confronté à la pure douleur d'exister, c'est l'objet comme support de son désir.

Le rêveur ré-évoque l'agonie du père, et, dit Lacan, « Cette image le sépare de cette sorte d'abîme qui s'ouvre à lui chaque fois qu'il est confronté avec le dernier terme de son existence, et le rattache à quelque chose qui apaise l'homme, à savoir le désir. Ce qu'il a besoin d'interposer entre lui et l'existence insoutenable est dans l'occasion un désir. » « Il ne cite pas n'importe quel support de son désir, mais le plus proche (...) »²⁹, et Lacan parle de l'image du père, soit un objet.

Le désir qui apaise l'homme n'est pas sans support, sans objet. J'entends ainsi la phrase « Lorsque plus rien d'autre n'habite le sujet que cette existence elle-même » : lorsque le désir devient pur désir de vivre, il n'a plus de support, plus d'objet, et le sujet est confronté à la béance pure : « Là [lorsque le sujet interpose un objet, un support de son désir] est la mince passerelle grâce à quoi le sujet ne se sent pas directement envahi par ce qui s'ouvre de béance pure et simple, de confrontation directe avec l'angoisse de la mort. »³⁰

Face à la béance d'un pur désir d'exister, le sujet construit une passerelle, un support, élit un objet, un objet du désir. C'est-à-dire convoque un fantasme. Le fantasme est une défense contre le désir pur, continu.³¹ Lacan écrit ainsi l'algorithme du fantasme :

S ◇ a

²⁸ J. Lacan, *Séminaire VI, op. cit.*, p. 116.

²⁹ J. Lacan, *Séminaire VI, op. cit.*, p. 144.

³⁰ *Idem*

³¹ Voir aussi : « L'objet est quelque chose qui est hors de lui, et qu'il ne peut saisir dans sa nature propre de langage qu'au moment précis où lui, comme sujet, doit s'effacer, s'évanouir, disparaître derrière un signifiant. À ce moment, qui est un point panique, le sujet a à se raccrocher à quelque chose, et il se raccroche justement à l'objet en tant qu'objet de désir. » p. 108.

L'analysante de Lacan : « [Dans un rêve], elle toucha à une sorte de sentiment pur d'existence. (...) L'existence était appréhendée et sentie par elle comme quelque chose qui, de par sa nature, ne peut s'éteindre qu'à toujours rejaillir plus loin, et ceci était accompagné, précisément, d'une douleur intolérable. » p. 114.

L'avare et sa cassette : « L'objet retenu, qui est le support du désir, n'est lui-même l'objet d'aucune jouissance. » p.133.

Il me faut dire que les choses n'en resteront pas là, dans l'enseignement de Lacan : dans le *Séminaire VI*, l'objet est l'objet désiré, l'objet que l'on désire, et il est imaginaire et symbolique. Dans le *Séminaire X L'angoisse*, l'objet devient cause du désir, et dès lors il n'est plus question de désir sans objet, d'une part, et d'autre part il devient un mixte entre symbolique (où le *a* de l'objet petit *a* est une lettre au sens de l'algèbre) et réel. Dans le *Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux*, Lacan nous dira qu'il n'y a pas de désir pur.

Que deviennent le « désir de vivre »³², et la « pulsion vitale »³³ dont parle Lacan dans le *Séminaire VI* ? À partir du *Séminaire XIX ... ou pire*, s'imposeront les termes de « jouissance Une », c'est-à-dire pas fragmentée : continue, réelle. Je propose que celle-ci, la jouissance Une, viendra à la place du « désir de vivre », et de la « pulsion de vie » du *Séminaire VI*. Et le fantasme ne sera plus défense contre le désir, mais contre le réel.

(Ajouté après-coup) :

Lors de la discussion après mon exposé, Jean-Louis Gault a dit qu'il ne saurait y avoir de désir sans objet — s'il y a désir, il y a fantasme et donc support d'un objet —, et que la douleur d'exister, qui est par exemple éprouvée en rêve par une analysante de Lacan, est ce qui reste lorsque le désir disparaît, « lorsque plus rien n'habite le sujet que cette existence elle-même ». Il soulevait là un point difficile, et je suis d'accord bien sûr, mais ma question était : qu'est-ce que cet « indéradicable désir de vivre » dont parle Lacan dans la fin de cette même phrase : « et que tout, dans l'excès de la souffrance, tend à abolir *ce terme indéradicable qu'est le désir de vivre*. » ? « Plus rien n'habite le sujet, que le désir de vivre » : plus rien : plus d'objet — car je ne conçoit pas d'objet, d'objet *désiré* pour le désir de vivre lorsqu'il n'y a plus rien d'autre que lui-même. D'où ma proposition d'un désir sans objet, sans objet *désiré*. Ce n'est pas que cela me satisfaisait, mais je ne voyais pas d'autre réponse *pour ce moment* du *Séminaire VI*. J'entrevois une autre réponse, plus tard dans ce séminaire, lorsque Lacan, page 469, renomme à mon sens ce « désir de vivre » en « pulsion vitale » (qui à mon sens est une formulation de la libido freudienne) : non plus désir, mais pulsion.

À partir du *Séminaire XIX*, il parlera de jouissance : or la jouissance n'est pas corrélative de l'objet. C'est-à-dire que si celle-ci tourne autour d'un objet, celui-ci est épisodique : elle est déjà là, « avant » au sens logique du terme, avant l'objet éventuel qu'elle se « choisit », si l'on peut dire, dans une rencontre en tant que telle contingente.

³² J. Lacan, *Séminaire VI*, *op. cit.*, p. 116.

³³ *Op. cit.*, p. 469.